

L'orientalisme dans

L'Empire des Signes

De Roland Barthes

Introduction

L'Empire des Signes de Roland Barthes (dont la première publication a eu lieu en 1970) s'inscrit dans une tradition occidentale ancienne, littéraire et même artistique en général, parmi des représentants aux noms prestigieux tels que : Montesquieu, Hugo, Lotti, Ingres, Delacroix... Tous ont en commun d'avoir dépeint l'Orient avec des mots ou des couleurs empreints de leurs regards occidentaux. L'approche de Roland Barthes se veut novatrice tant dans la forme que du point de vue du contenu.

C'est que les intellectuels de l'Occident et la France en son sein, dans cette deuxième moitié du XXe siècle, qui a vu s'emballer la décolonisation, semblent alors prendre conscience d'un mal-être lié à une redistribution géopolitique et à leur approche de la chose orientale.

Selon l'ouvrage *Orientalism* d'Edward Saïd publié en 1978, le phénomène qui donne son titre à l'ouvrage se définit en plusieurs mouvements. Dans un premier temps, l'orientalisme se définit comme un mode discours, un discours de « l'Occident » sur « l'Orient ». Concernant son contenu, ce discours s'articule autour des trois grands axes que l'on peut mettre en parallèle avec la pensée kantienne : la perspective politico-morale (ou critique de la raison pratique chez Kant), la perspective épistémologique (ou critique de la raison pure) ainsi que l'esthétique. Dans cet ouvrage de référence, il est fait mention de Roland Barthes, ce qui tend à prouver que Saïd connaissait *L'Empire des Signes*. Cependant, ce n'est pas cette œuvre de Barthes qu'il cite, mais *Mythologies* (1957), au sujet du pouvoir du mythe qui ne cesse de s'inventer (p.308). Selon Daniel Martin Varisco (*Reading Orientalism : Said and the Unsaid*, notes p.391) c'est là l'une des très rares occurrences au cours desquelles Saïd évoque Barthes comme si cet auteur méritait un traitement particulier...

I. Roland Barthes, L'empire des Signes et la tradition orientaliste

A. Roland Barthes

Né en 1915, Barthes a été frappé de plein fouet par le structuralisme dont le *Cours de Linguistique Générale* (1916) de Ferdinand de Saussure marque l'origine et qui fut formalisé par l'École de Prague (in *Travaux du Cercle linguistique de Prague*, I, Prague) en 1929 par Jakobson et Troubetzkoy entre autres. Cette influence se ressent dans le champ de la linguistique car il ne faut pas oublier que Barthes est sémioticien avant tout, mais également dans une conception, plus large, plus sociologique des personnes et des choses qui l'entourent. Dans cette perspective, *L'Empire des Signes* (1970) prend une saveur particulière quant à l'importance que revêt le signifiant (en l'occurrence japonais) pour l'auteur, mais également du système dans lequel il évolue, du réseau de relations qu'il entretient.

Les relations professionnels que Barthes a pu nouer et entretenir avec l'Afrique du Nord et le Ministère des Affaires étrangères français le place dans une position privilégiée pour observer « l'Autre » et l'Orient tout particulièrement.

C'est un voyage au Japon qui est à l'origine de *L'Empire des Signes*. Dès lors la nature même du sémioticien le rattrape et la fascination pour le signifiant japonais se saisit de lui. Ce n'est pas juste un signifiant linguistique ou artistique dont il est question ici car Barthes fait feu de tout signe, celui-ci est issu : « de la ville, du magasin, du théâtre, de la politesse, des jardins, de la violence (...) de quelques nourritures, de quelques poèmes... » (Cf. quatrième de couverture). Ce signifiant qui semble omniprésent est néanmoins caractérisé par « la qualité supérieure de ce signe, la noblesse de son affirmation, et la grâce érotique dont il se dessine ». Cette évaluation est avant tout esthétique. De par le lieu décrit, le Japon, le sujet envisagé, le signifiant, et cette approche esthétique, il semblerait à première vue que *L'Empire des Signes* constitue un prototype de l'écrit orientaliste par excellence.

En ce sens, Barthes s'inscrit dans la tradition orientaliste qui règne en France depuis la réouverture du pays aux étrangers, soit un siècle environ. Ce mouvement avait touché nombre de peintres (notamment Delacroix, Van Gogh, Monet...) jouant eux-mêmes sur les signifiants à travers leur art. Il avait connu un réel engouement qui semble se retrouver dans la fascination décrite par Roland Barthes lui-même. Le Japon représente cette île qui avait été jusqu'alors inaccessible, et qui offre aux voyageurs

qu'elle accueille le dépaysement, la nouveauté et l'exotisme propre à inspirer ceux qui aiment à jouer avec les signes.

B. Importance du signifiant plus que le signifié

Barthes affirme lui-même ne pas assigner le même traitement au signifiant et à son signifié. Sur la quatrième de couverture signée de l'auteur lui-même, le manifeste est explicite : « Le signe japonais est vide : son signifié fuit, point de dieu, de vérité, de morale *au fond* de ces signifiants qui règnent *sans contrepartie*. » Dès lors, la dimension orientaliste transparait clairement. Les apparences suffisent et il est même recommandé de s'en satisfaire, inutile d'aller au-delà de ce signifiant. Si cet aspect esthétique est privilégié, c'est que la « vérité », ou le savoir vrai échappe à toute critique de la raison pure quand la déité ou la morale échappent, eux, à toute critique de la raison pratique. Dans ce schéma kantien sur lequel Saïd s'appuie pour définir son « orientalisme », seule l'esthétique a la part belle et semble finalement intéresser l'auteur, il n'est qu'à remarquer la quantité très importante d'illustrations que cet ouvrage propose (trente-quatre exactement).

Cependant, si la couverture, et tout particulièrement la quatrième de couverture s'en tiennent à de telles considérations, le lecteur est en droit (et en devoir) de s'interroger sur les raisons d'une telle position. C'est là une prouesse inédite de Roland Barthes : alors que d'autres auteurs adoptent de tels points de vue sans jamais en prendre réellement conscience, il n'est qu'à pousser l'audace jusqu'à explorer *L'Empire des Signes* pour réaliser que certaines annonces ont été faites à dessein, qu'elles nécessitent un approfondissement et une réinterprétation à la fois du regard de l'auteur et surtout une prise de conscience ainsi qu'une remise en question par le lecteur de sa propre conception de l'Orient.

II. L'Empire des Signes de Roland Barthes en rupture avec la tradition orientaliste

L'un des premiers indices qui alerte le lecteur sur l'épaisseur de l'exposé barthien réside justement dans cette mise à l'écart du signifiant. Barthes est avant tout sémioticien. La sémiotique se définit (selon l'ATILF) comme la : « Théorie générale des signes dans toutes leurs formes et dans toutes leurs manifestations; théorie générale des représentations, des systèmes signifiants. » Il y a donc deux parties à la définition: les signes qui sont mis en avant par Barthes mais également les « systèmes de signifiants »... Il apparaît donc peu probable que l'auteur se débarrasse de cet aspect sémiologique.

A. Perspective psychanalytique du projet barthien

Dans cette perspective orientaliste, une proposition semble malgré tout problématique. Barthes écrit : « L'orient m'est indifférent » (p.11). Une première lecture littérale tendrait à prendre cet énoncé au pied de la lettre et de l'inscrire dans cette logique orientaliste. Barthes s'intéresserait à l'esthétique du signifiant japonais, se désintéressant de l'aspect socio-politico-culturel de la nation japonaise. Cependant, au regard de cet ouvrage entièrement dévolu au Japon et au réflexe du sémiologue qui formule prudemment des hypothèses sur le sens caché de la chose japonaise, cette proposition sonne étrangement. On pourrait la croire issue du livre de Freud intitulé *Die Verneinung* (dont la traduction que je reprendrai ici sera *La Dénégation*, à l'instar de Jean Hyppolite). L'assertion de Barthes fait étrangement écho à ce que s'écrit le patient après avoir évoqué son rêve : « Ma mère, ce n'est pas elle ! » (*Die Verneinung* 1966:167). Il s'agit, comme Jean Hyppolite l'écrit dans son commentaire de Freud, de "présenter ce qu'on est sur le mode de ne l'être pas". Cette « indifférence » de Barthes, notons ici la présence d'une négation morphologique qui n'est pas anodine, ne cacherait-elle pas, bien au contraire, un intérêt tout particulier pour le Japon qui ne se cantonne pas à un goût pour le signifiant mais dont le sémiologue se sert comme point de départ dans sa recherche de sens et de compréhension ?

B. Décentrage culturel : l'orientalisme tel un prétexte afin d'étudier les mœurs européennes

A l'instar des *Lettres Persanes* (1721) de Montesquieu, le sujet de *L'Empire des Signes* est l'Orient, mais celui-ci n'est que prétexte à observer l'Occident et ses mœurs. Si le ridicule de la question « Comment peut-on être Persan ? » (Lettre XXX) résonne tel un emblème de l'attitude orientaliste, Barthes est, lui, plus direct dans sa critique :

Il faudrait faire un jour l'histoire de notre propre obscurité, manifester la compacité de notre narcissisme, recenser le long des siècles les quelques appels de différence que nous avons pu parfois entendre, les récupérations idéologiques qui ont inmanquablement suivi et qui consistent à toujours acclimater notre inconnissance de l'Asie grâce à des langages connus (l'Orient de Voltaire, de la Revue Asiatique, de Loti ou d'Air France). (Barthes 1970[2007]:12)

Barthes ne s'adonne pas simplement à une vulgaire critique du mode de pensée occidental et des décisions politico-culturelles qui en découlent. Le jeu des pronoms

qu'il emploie est essentiel : « notre », « nous ». L'utilisation de la première personne du pluriel a un double effet. Dans un premier temps, elle permet d'englober l'auteur dans la critique. En effet, l'auteur, malgré une position hégémonique en tant que rédacteur ne s'exclut pas de sa critique du monde occidental, bien au contraire. Le voyage qu'il vient de faire et la connaissance qui en a découlé sur l'Orient, bien supérieure à nombre d'occidentaux qui n'ont jamais connu l'Orient autrement qu'à travers la peinture, la littérature ou encore les photos des magazines de tourisme, n'ont d'égal que sa lucidité vis-à-vis de l'orientalisme et son honnêteté à reconnaître qu'il fait partie intégrante de ce processus. Cela donne d'autant plus de crédit à ses écrits.

Par ailleurs, le choix de ces pronoms entraîne également un autre effet, celui d'inclure le lecteur dans sa réflexion et de le pousser à son tour à prendre conscience à la fois du phénomène de mode entourant l'Orient et de la perversité du mouvement orientaliste. Dans la mesure où l'auteur se lance dans ce qui peut passer pour une autocritique, il ne fait aucun doute, que cela facilite la remise en question du lecteur, lui-même.

A plusieurs reprises, Barthes se sert d'éléments typiquement japonais et d'une apparence d'orientalisme afin de remettre en question les us et coutumes de son propre peuple. C'est le cas notamment du chapitre concernant les haïkus, « L'Effraction du Sens ». Il y va de la critique de l'occidental qui cherche invariablement à appliquer ses grilles d'analyse aux autres cultures dont la logique ne s'y prête pas forcément et ce avec un despotisme intellectuel criant :

L'occident humecte toute chose de sens, à la manière d'une religion autoritaire qui impose le baptême par populations. (Barthes 1970[2007]:94)

Pas un trait qui ne soit investi par le commentateur occidental d'une charge de symboles. (Barthes 1970[2007]:95)

Il s'agit pour le lecteur occidental de lire de la poésie japonaise en y appliquant une logique propre à sa culture, lui apposant des syllogismes en guise de connexions logiques afin de l'expliquer en un discours pseudo-scientifique qui frise le fanatisme. Si les premiers chapitres étaient marqués par la présence des pronoms liés à la première personne du pluriel, le ton de l'auteur a ici évolué. Le lecteur a parfaitement pris le pli à ce stade de l'ouvrage de se remettre en question à chaque critique de l'auteur, il a compris qu'il ne se démarquait pas des autres occidentaux quel qu'ait pu être son sentiment initial. Par conséquent, quand Barthes écrit « l'Occident » ou « le commentateur occidental », il invoque ainsi l'accord tacite qui s'est installé entre son

auteur et lui-même au fil des pages. Il adopte un ton plus réprobateur encore et qui s'est de plus en plus détaché afin de pointer du doigt les dérives de l'attitude orientaliste qu'il rejette définitivement.

C. Barthes ou l'anti-auteur orientaliste

Finalement l'orientalisme apparaît être un outil au service de la plume de Barthes. Il prend explicitement partie dès les premières pages de son livre sur le thème de l'orientalisme :

L'Orient et l'Occident ne peuvent donc être pris ici comme des "réalités", que l'on essaierait d'approcher et d'opposer historiquement, philosophiquement, culturellement, politiquement. Je ne regarde pas amoureusement vers une essence orientale, l'Orient m'est indifférent. (Barthes 1970[2007]:11)

La dualité manichéenne, très occidentale qui vise à opposer l'Occident à l'Orient est décriée et Barthes se défend d'adopter la fascination (« amoureuse ») pour l'Orient qui caractérise les auteurs orientalistes. Il reste d'ailleurs très vigilant et conscient de son écriture à ce sujet, n'hésitant pas à se reprendre :

Bien que ce soit là une manière encore trop occidentale de parler. (Barthes 1970[2007]:100)

Il n'hésite pas, également, à mettre en lumière les limites des occidentaux pour appréhender l'Orient, que ce soit linguistiquement, culturellement, religieusement :

Ce que l'on appelle, dans le Zen, satori et que les occidentaux ne peuvent traduire que par des mots vaguement chrétiens. (Barthes 1970[2007]:101)

La situation est ici inversée par rapport à l'attitude orientaliste : ce n'est plus l'Occident qui est perçu comme plus avancé que l'Orient et qui serait chargé de l'éclairer, de l'illuminer même de toute sa culture. L'Occident est ici dépassé, incapable d'appréhender tant linguistiquement que culturellement cet élément fondamental qui participe à l'essence des Japonais. La limitation est flagrante et le jugement sans appel. *L'Empire des Signes* jette la lumière sur un Occident défaillant.

III. Le traitement particulier que Saïd réserve à Roland Barthes

A. Prise de conscience et définition de l'orientalisme

1. La conceptualisation de Wallerstein:

Cette prise de conscience de l'inadéquation de la vision ethnocentriste des européens sur le monde culmine en ce qu'Immanuel Wallerstein désigne en quelque sorte par le titre de son ouvrage *European Universalism* (2006). Ce paradoxe d'un universalisme délimité géographiquement met en exergue l'absurdité ou tout au moins le caractère périmé de l'eurocentrisme dans le « système-monde ». Cependant, cet eurocentrisme prévaut bien souvent, y compris (et surtout ?) parmi les élites intellectuelles, et son médium de représentation de prédilection n'est autre que l'orientalisme, plus ou moins conscient, comme en témoigne le débat en 1995 entre les prix Nobel de littérature français, Michel Simon et le japonais Kenzaburô Oé. La littérature mais également les autres domaines culturels sont emprunts de cet orientalisme ou vision quasi-paternaliste que s'octroie l'Europe et qui, accompagnée d'un droit d'ingérence contre la barbarie et de la notion d'« universalisme scientifique » constitue pour l'Europe la rhétorique du pouvoir (« The Rhetoric of Power »), comme le souligne le sous-titre de la version anglo-saxonne de l'œuvre de Wallerstein.

Cet orientalisme se justifie chez ces intellectuels par le concept de modernité. Cette caractéristique qu'ils veulent propre aux états du vieux continent, suffit à démontrer la suprématie de ce dernier au regard des civilisations orientales, y compris de ce que Wallerstein nomme les « grandes civilisations » (« high civilization »). Or cette modernité est problématique car elle reste un enjeu de taille. D'où vient-elle, comment s'explique-t-elle, et où mène-t-elle ? Cela nécessiterait une approche d'une tout autre envergure que le raccourci que nous utiliserons ici... Cependant, si c'est un argument légitimant (pour les peuples occidentaux) l'optique orientaliste, il peut sembler paradoxal vis-à-vis des thèses postmodernistes du Japon, dont l'un des grands noms est Karatani Kôjin,, postmodernisme qui prendrait ses racines dans les années 1970s, comme celle notamment avancée par Hiroki Azuma (in *するポストモダン—オタクから見た日本社会 / Génération Otaku - les Enfants de la Postmodernité*, 2008). Cette auto-proclamation de l'état postmoderne, serait en quelque sorte, le moyen pour le Japon de se soustraire au regard orientaliste et donc péjoratif que les sociétés occidentales peuvent porter sur lui.

2. Par Saïd

C'est dans les prémices d'un tel contexte que se situe l'œuvre d'Edward Saïd. L'auteur définit l'orientalisme comme « a style of thought based upon ontological and epistemological distinction made between 'the orient' and (most of the time) 'the occident'¹ » (Saïd 1978:2). L'orientalisme est donc à envisager avant tout en termes de discours foucauldien. Il s'agit d'un discours pseudo-scientifique sensé être au service des puissances occidentales et de leur acception coloniale du reste du monde, tout particulièrement de l'Afrique et de l'Asie. L'enjeu du discours orientaliste n'est donc autre qu'une quête du pouvoir politico-économico-socialo-culturel d'un peuple sur un autre qu'il veut différent. De plus il pose le problème de la représentation et de la représentativité de l'objet du discours.

Dès lors l'orientalisme que Saïd définit comme un discours de l'occidental sur le non-occidental prend un sens particulier. Il met en question à la fois le fondement, la légitimité de ce discours mais également la conscience ou non des intellectuels qui le perpètrent à se situer dans ce type de discours. C'est en cela que le cas de Barthes est particulier et qu'il semble ne pas être traité comme d'autres auteurs ou artistes taxés d'orientalisme par Edward Saïd....

B. Barthes connu, apprécié et cité par Saïd

Barthes a publié *Mythologies* en 1957 puis *L'Empire des Signes* en 1970. C'est ce premier ouvrage que Saïd a pris le parti de citer dans *L'Orientalisme* :

For the latter [oriental], passivity is the presumed role; for the former [orientalist], the power to observe, study, and so forth; as Roland Barthes has said, a myth (and its perpetuators) can invent itself (themselves) ceaselessly. The oriental is given as fixed, stable, in need of investigation, in need even of knowledge about himself. No dialectic is either desired or allowed². (Saïd 1978:308)

¹ « un mode de pensée base sur une distinction ontologique et épistémologique faite entre 'l'orient' et (la plupart du temps) 'l'occident' » (Saïd 1978:2)

² Pour ce dernier [l'oriental], la passivité est le rôle présumé, pour le dernier [l'orientaliste], le pouvoir d'observer, d'étudier, etc. ; comme Roland Barthes l'a dit, un mythe (ainsi que ceux qui le perpétuent) peut (peuvent) s'inventer indéfiniment. L'oriental est donné comme fixé, stable, dans la nécessité d'être examiné, dans la nécessité même de se connaître lui-même. Aucune dialectique n'est ni désirée, ni autorisée. (Saïd 1978:308)

Non seulement Saïd donne crédit aux idées de Barthes mais il les reprend et les fait siennes. Ceci remet clairement en question l'assimilation de Roland Barthes à un orientaliste car si tel était le cas, il ne serait pas érigé en modèle, si le doute avait été ne serait-ce que permis dans l'esprit de Saïd, on peut penser que l'auteur aurait tout simplement évité de le mentionner. Or Saïd mentionne Barthes à deux reprises dans cet ouvrage et l'extrait antérieur à celui cité plus haut va dans le même sens :

« *Representations are formations, or as Roland Barthes as said of all the operations of language, they are deformations*³. » (Saïd 1978:273)

Il cite Barthes, abonde dans son sens et reprend à son compte ses idées. Ce n'est guère là la trace d'un antagonisme culturel ou intellectuel. Il reste néanmoins que *L'Empire des Signes* qui soulève tant d'interrogations reste absent de la bibliographie de Saïd laissant planer le doute quant à l'interprétation que Saïd pourrait en faire, doute qui fait écho à la position même de Barthes vis-à-vis de l'orientalisme et qui rend son œuvre d'autant plus intéressante que la multiplicité des interprétations qui peuvent en être faites résonne telle une invitation à envisager et étudier l'attitude du lecteur plus encore que celle de l'auteur. Comme l'écrit Paul Valéry, « Quand l'ouvrage a paru, son interprétation par l'auteur n'a pas plus de valeur que toute autre par qui que ce soit. » (in *Tel Quel* 1943)

IV. Conclusion

Orientalism d'Edward Saïd est paru au Japon en 1986, soit huit ans après sa publication originale en anglais. Cependant, les idées développées par l'auteur qui ont le mérite d'avoir été formalisées et systématisées ne sont pas réellement innovantes. Dès 1905, Okakura Tenshin écrit:

*Has not the West as much to unlearn about the East as the East has to learn about the West*⁴? Tenshin⁵ 1905: 4-5.

Il préfigure cette incompréhension réciproque qui régit les relations Est-Ouest. Si le Japon s'est inspiré de l'Occident (il n'est qu'à citer l'occidentalisation liée à la révolution Meiji), il semble que l'Occident ait également cette démarche à faire de se

³ Les représentations sont des formations, ou comme Roland Barthes l'a dit de toutes les opérations de langage, elles sont des déformations. (Saïd 1978:273)

⁴ Est-ce que l'Ouest n'a pas autant à désapprendre sur l'Est que l'Est a à apprendre sur l'Ouest?

⁵ Tenshin Okakura(1905) *The Awakening of Japan* London: John Murray, pp. 4-5.

débarrasser de ses préjugés stéréotypés concernant l'Orient. Déjà au début du XXe siècle, Okakura Tenshin met en avant une définition partitive du globe, une opposition qui semble difficilement réconciliable entre Orient et Occident si ce n'est au prix d'efforts culturels que les deux partis ne semblent pas prêts de vouloir fournir.

Le Japon n'est pas complètement prototypique des pays généralement regardés sous une optique orientaliste. Son développement économique, son histoire impérialiste et colonialiste en font un état à part dans ce contexte. Les enjeux de l'orientalisme et sa non-acceptation en sont d'autant plus importants aux yeux des Japonais qu'elle semble étroitement liée à une peur ancestrale d'être colonisé qui a régi énormément de décisions politiques depuis l'ère Edo. Ce discours de l'Occident sur le non-Occident, bien souvent pratiqué de manière tout à fait inconsciente, a donc des retentissements très lourds tant en termes de politique interne qu'internationale redéfinissant ainsi l'ordre géopolitique du monde. L'édition française de l'œuvre de Saïd est en cela éloquente sur la question à travers son sous titre : *L'orientalisme, l'orient créé par l'occident* (éditions du seuil coll. « La couleur des idées »). Dans le cadre de l'orientalisme, l'Orient ne s'appartient plus, il est pure création de l'Occident et la dénonciation de ce paternalisme occidental, vise à rétrocéder à l'Orient toute son identité, tant aux yeux des occidentaux que des orientaux eux-mêmes.

L'œuvre de Barthes semble abonder dans ce sens par tout signe, la lettre mais pas uniquement. Les illustrations sont choisies avec soin par l'auteur et sont même pour un cinquième de sa propriété. Ce n'est pas un hasard si la première d'entre elles est également la dernière à un détail près : le sourire de l'acteur. Ainsi, la boucle est bouclée. Ce « bout de Japon » se referme sur lui-même, quasi impénétrable, rejetant l'occidental hors de tout signifié, indémystifiable. Cette ébauche de sourire de l'acteur Kazuo Funaki reste libre à interprétation : sourit-il du texte qui le précède et du regard obligatoirement occidentalisé sur son pays qui doit lui sembler bien exotique ? Sourit-il de contentement de ce qui vient d'être dit ? La première photographie bouche close et son alter égo bouche entrouverte en dernière page figurent-ils les gardiens du « temple Japon », tels les Komainu (狛犬), paire de créatures bouche ouverte et bouche fermée marquant l'entrée et donc la sortie des temples shinto ? Encore une question sans réponse que Barthes semble laisser à la libre interprétation du lecteur...

Ceci ramène à une dernière question soulevée par Wallerstein dans *European Universalism*. Il en fait le titre de son deuxième chapitre (p.31) : « Can one be a non-orientalist ? » / Peut-on être un non-orientaliste ? Est-il vraiment possible d'aborder le thème de l'Asie ou de l'Afrique, quel que soit le support sans verser dans ou être taxé

d'orientalisme ? L'histoire occidentale, le passif qui caractérise l'Occident peut-il rendre la démarche encore possible ?

Références

- Azuma, Hiroki (2008) *するポストモダン—オタクから見た日本社会 / Génération Otaku -les Enfants de la Postmodernité*. Ed. Paris, Hachette Littératures. Coll. Haute Tension
- Barthes, Roland (1970) *L'Empire des Signes*. Edition du Seuil, collection Points, série Essais [2007]
- Duvivier-Senis, Angela (2004) « Négatif, Négation, Approche transdisciplinaire : histoire d'une Conceptualisation Philosophique, Théorisation Psychanalytique et Application Linguistique » (2004)
- Freud, Sigmund (1923) « La Négation » (in, *Œuvres Complètes*, Psychanalyse Tome XVII 1923-25 « Autoreprésentation, Inhibition, Symptômes et Angoisses et Autres Textes » Ed. Presses Universitaires de France 199%2. Tr. Jean Laplanche
- Freud, Sigmund (1925) « Die Verneinung » (in, *Gesammelte Werke XIV*, 1925, p.9-16)
- Hyppolite, Jean (1966) Commentaire sur *Die Verneinung* de Freud (in, *Les Ecrits* p.369-380) Paris, Ed. du Seuil. Coll. Le Champ freudien.
- Jakobson Roman, Karcevsky S., Troubetskoï Nicolai (1929) *Travaux du Cercle linguistique de Prague*, I.
- Knight, Diana (1993) « Barthes and Orientalism » (in, *New Literary History* vol.24 n°3, pp. 617-633)
- Montesquieu (1721) *Les Lettres Persanes*. Ed. Paris, Gallimard (2006). Coll. Folioplus Classiques
- Said, Edward (1978) *Orientalism* Ed. Vintage Books, A Division of Random House, New York [1979].
- Said, Edward (1980) *L'orientalisme, l'orient créé par l'occident* éditions du seuil coll « La couleur des idées »
- Saussure, Ferdinand de(1916) *Cours de Linguistique Générale*. Ed. Paris , Payot DL 1995
- Tenshin, Okakura (1905)*The Awakening of Japan*. London: John Murray, 4-5
- Valéry, Paul (1941) *Tel Quel*. Paris, Gallimard (1996). Coll Folio, Essais
- Varisco, Daniel Martin (2007) *Reading Orientalism : Said and the Unsaid*, notes p.391
- Wallerstein, Immanuel (2006)*European Universalism, The Rhetoric of Power*. London, The New Press

Webographie:

- ATILF, dictionnaire de la langue française en ligne : <http://atilf.atilf.fr/>
- Revue critique de *European Universalism* (2006) d'Immanuel Wallerstein : <http://www.larevuecritique.fr/article-25045869.html>,
- Revue Alliage n°24-25 (1995) <http://www.tribunes.com/tribune/alliage/24-25/fu.htm>
- “Said, Orientalism, and Japan”. American University in Cairo <http://www.thefreelibrary.com/Said,+Orientalism,+and+Japan.-a0135888176>.